Devoir de type bac- 1ère ES-S

Durée : 4 heures

OE : la question de l'homme dans les genres de l'argumentation.

Corpus :

Texte 1: Extrait de *Le Meilleur des Mondes* de Huxley ; chap 2 ; traduit de l'anglais (1932)
Texte 2 : Extrait de *1984* de G. Orwell ; chap 1 ; traduit de l'anglais (1948)
Texte 3 : Extrait de *Globalia* de J.C Rufin ; chap 5 (2004)
Document complémentaire : Extrait de la postface de *Globalia* de JC Rufin (2004)

Texte 1: Extrait de *Le Meilleur des Mondes* de Huxley ; chap 2 (1932)

Le récit prend place dans un futur proche, en l'an 652 de NF, à Londres Central. Dans le monde décrit par l'auteur, la reproduction sexuée a disparu et les êtres humains sont tous créés en laboratoire et conditionnés durant leur enfance pour déterminer leurs futurs goûts et aptitudes en fonction de la position qu'ils auront dans la société. La société est ainsi divisée en castes allant des Alphas (caste supérieure) aux Epsilons (caste inférieure) et l'on apprend aux castes supérieures à mépriser les castes inférieures.
L'extrait se trouve au début du roman, pendant la visite d'un groupe d'étudiants Alphas et Bêtas du Centre d'Incubation et de Conditionnement (C.I.C), présenté par son directeur. Ils viennent d'assister à un exercice de conditionnement des enfants des castes inférieures qui consistait à envoyer des décharges électriques à des bébés lorsqu'ils saisissaient des fleurs.

L'un des étudiants[1] leva la main, et, bien qu'il comprît fort bien pourquoi l'on ne pouvait pas tolérer que des gens de caste inférieure gaspillassent le temps de la communauté avec des livres, et qu'il y avait toujours le danger qu'ils lussent quelque chose qui fit indésirablement «déconditionner » un de leurs réflexes, cependant... en somme, il ne concevait pas ce qui avait trait aux fleurs. Pourquoi se donner la peine de rendre psychologiquement impossible aux Deltas[2] l'amour des fleurs?

Patiemment, le D.I.C.[3] donna des explications. Si l'on faisait en sorte que les enfants se missent à hurler à la vue d'une rose, c'était pour des raisons de haute politique économique. Il n'y a pas si longtemps (voilà un siècle environ), on avait conditionné les Gammas[4], les Deltas, voire les Epsilons[5], à aimer les fleurs – les fleurs en particulier et la nature sauvage en général. Le but visé, c'était de faire naître en eux le désir d'aller à la campagne chaque fois que l'occasion s'en présentait, et de les obliger ainsi à consommer du transport.

- Et ne consommaient-ils pas de transport ? demanda l'étudiant.

- Si, et même en assez grande quantité, répondit le D.I.C., mais rien de plus. Les primevères et les paysages, fit-il observer, ont un défaut grave : ils sont gratuits. L'amour de la nature ne fournit du travail à nulle usine. On décida d'abolir l'amour de la nature, du moins parmi les basses classes ; d'abolir l'amour de la nature, mais non point la tendance à consommer du transport. Car il était essentiel, bien entendu, qu'on continuât à aller à la campagne, même si l'on avait cela en horreur. Le problème consistait à trouver à la consommation du transport une raison économiquement mieux fondée qu'une simple affection pour les primevères et les paysages. Elle fut dûment découverte. - Nous conditionnons les masses à détester la campagne, dit le Directeur pour conclure, mais simultanément nous les conditionnons à raffoler de tous les sports en plein air. En même temps, nous faisons le nécessaire pour que tous les sports de plein air entraînent l'emploi d'appareils compliqués. De sorte qu'on consomme des articles manufacturés, aussi bien que du transport. D'où ces secousses électriques.

- Je comprends, dit l'étudiant; et il resta silencieux, éperdu d'admiration.

1. Les étudiants et les directeur appartiennent aux castes supérieures, les Alphas et les Bêtas
2. Deltas : Caste inférieure, qui se situe en avant dernière position, juste avant les Epsilons
3. D.I.C. : Directeur de L'Incubation et du Conditionnement.
4. Gammas : Caste inférieure située juste au dessus des Deltas
5. Epsilons : caste inférieure, située en dernière position

Texte 2 : Extrait de *1984* de G. Orwell ; chap I (1948)

Le passage se situe au début du roman, au moment où l'on découvre le personnage principal : Winston. Il vit dans un futur situé par l'auteur en 1984, comme l'indique le titre du roman. La liberté individuelle n'existe plus et tout le monde est en permanence surveillé par des caméras. Des affiches rappellent partout "Big Brother vous surveille", Big Brother étant le chef de l'état, objet d'un culte de la personnalité.

Derrière Winston, la voix du télécran continuait à débiter des renseignements sur la fonte et sur le dépassement des prévisions pour le neuvième plan triennal[1]. Le télécran recevait et transmettait simultanément. Il captait tous les sons émis par Winston au-dessus d'un chuchotement très bas. De plus, tant que Winston demeurait dans le champ de vision de la plaque de métal, il pouvait être vu aussi bien qu'entendu. Naturellement, il n'y avait pas moyen de savoir, si, à un moment donné, on était surveillé. Combien de fois, et suivant quel plan, la Police de la Pensée se branchait-elle sur une ligne individuelle quelconque personne ne pouvait le savoir. On pouvait même imaginer qu'elle surveillait tout le monde, constamment. Mais de toute façon, elle pouvait mettre une prise sur votre ligne chaque fois qu'elle le désirait. On devait vivre, on vivait, car l'habitude devient instinct, en admettant que tout son émis était entendu et que, sauf dans l'obscurité, tout mouvement était perçu.

Winston restait le dos tourné au télécran. Bien qu'un dos, il le savait, pût être révélateur, c'était plus prudent. A un kilomètre, le ministère de la Vérité, où il travaillait, s'élevait vaste et blanc au-dessus

du paysage sinistre. Voilà Londres, pensa t-il avec une sorte de vague de dégoût. Londres, capitale de la première région aérienne, la troisième, par le chiffre de sa population, des provinces de l'Océania[2]. Il essaya d'extraire de sa mémoire quelque souvenir d'enfance qui lui indiquerait si Londres avait toujours été tout à fait comme il la voyait. Y avait-il toujours eu ces perspectives de maisons du XIXe siècle en ruine, ces murs étayés par des poutres, ce carton aux fenêtres pour remplacer les vitres, ces toits plâtrés de tôle ondulée, ces clôtures de jardin délabrées et penchées dans tous les sens ? Y avait-il eu toujours ces emplacements bombardés où la poussière de plâtre tourbillonnait, où l'épilobe[3] grimpait sur des monceaux de décombres ? Et ces endroits où les bombes avaient dégagé un espace plus large et où avaient jailli de sordides colonies d'habitacles en bois semblables à des cabanes à lapins ? Mais c'était inutile, Winston n'arrivait pas à se souvenir. Rien ne lui restait de son enfance, hors une série de tableaux brillamment éclairés, sans arrière-plan et absolument inintelligibles.

Le ministère de la Vérité - Miniver[4], en novlangue[5] - frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un blanc éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la façade l'inscription artistique des trois slogans du parti :

LA GUERRE C'EST LA PAIX
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

1. Plan triennal : plan qui prévoit les actions sur 3 ans.
2. Océania : état fictif où se déroule le roman, le monde étant divisé en 3 états totalitaires. Il comprend l'Amérique du Nord, l'Amérique du sud, l'Océanie, l'Afrique du sud, les îles britanniques et l'Australie.
3. Epilobe : plante herbacée à fleurs roses
4. Ministère de la vérité : ministère de la propagande
5. Novlangue : langue officielle de Océania. C'est une langue qui réduit les mots et la syntaxe au minimum pour empêcher l'expression des idées subversives

<u>Texte 3</u> : Extrait de *Globalia* de Rufin ; chap 5 (2004)

L'action se déroule dans un futur indéterminé : en juillet 27 de l'ère globalienne, dont on sait seulement qu'elle est postérieure à la nôtre. Une sorte d'état mondial, Globalia, assure à ses citoyens la sécurité, la prospérité et une certaine forme de liberté à partir du moment où ils ne remettent pas en cause le système. Les zones sécurisées sont principalement situées dans l'hémisphère Nord tandis que les non-zones, essentiellement dans l'hémisphère sud, sont réputées inhabitées et servent de refuge à des populations que le pouvoir central qualifie de « terroristes». Au début du roman, Baïkal, un jeune Globalien, vient d'être arrêté et envoyé en prison alors qu'il s'était enfui dans les "non-zones".

L'écran en hauteur où défilaient - sans qu'il ait trouvé le moyen de les arrêter- les publicités se mit à clignoter : "Bienvenue Baïkal" s'afficha. Puis tout de suite, en lettres vertes sur un arrière plan lilas, la devise globalienne : "Liberté, Sécurité, Prospérité". Une musique retentit et un autre psychologue apparut, sur l'écran cette fois, souriant à belles dents. Il entreprit bientôt de réciter l'insoutenable proclamation que Baïkal connaissait bien.

- Non ! pas cela, s'écria-t-il en se bouchant les oreilles.

Il avait envie de hurler, de faire voler le plateau-repas. Mais il savait qu''il ne le fallait pas. Il devait rester lucide. L'agressivité, quand elle devenait clastique[1], entraînait l'intervention médicale, les sédatifs.

"Globalia, où nous avons la chance de vivre, proclamait le psychologue, est une démocratie idéale. Chacun y est libre de ses actes. Or, la tendance naturelle des êtres humains est d'abuser de leur liberté, c'est-à-dire d'empiéter sur celle des autres. LA PLUS GRANDE MENACE SUR LA LIBERTÉ, C'EST LA LIBERTÉ ELLE-MÊME. Comment défendre la liberté contre elle-même ? En garantissant à tous la sécurité. La sécurité, c'est la liberté. La sécurité, c'est la protection. La protection, c'est la surveillance. LA SURVEILLANCE, C'EST LA LIBERTÉ".

- Arrêtez, gémit Baïkal.

Il avait déjà entendu cette présentation, jusqu'à la nausée. Elle était accompagnée d'une animation en images de synthèse représentant un être humain virtuel, souriant béatement et mimant avec une écœurante stupidité l'effroi, l'indignation et la gratitude chaque fois qu'était prononcé dans le commentaire le mot "Liberté".

"La protection, ce sont les limites. LES LIMITES, C'EST LA LIBERTÉ."

Toute cette partie de la présentation était adaptée, parmi différents menus, au cas particulier du détenu, en l'occurrence à Baïkal. L'animation montrait, en vue plongeante depuis le ciel, un immense continuum[2] de zones sécurisées, avec leurs gratte-ciel, leurs jardins monumentaux, leurs espaces commerciaux, leurs portions de fleuves, de rivages maritimes, tout cela représenté comme une maquette animée, ordonnée, paisible. Puis tout à coup, le spectateur plongeait vers les confins obscurs. Une végétation désordonnée jetait son ombre sur le sol. On devinait un grouillement de formes, des images subliminales instillaient de troublantes impressions de feu, d'explosion. Et au moment où l'effroi commençait à s'insinuer, un rideau protecteur, une verrière épaisse et légère à la fois venait interposer son rassurant reflet entre les invisibles démons de l'ombre et la paix du dedans, entre le monde ordonné de Globalia et la violence anarchique des non-zones.

"LES LIMITES", répétait le commentaire, tandis que le petit bonhomme animé approchait sans crainte de la paroi transparente, "C'EST LA LIBERTÉ".

1. Clastique : caractérise une crise comportant des mouvements violents allant jusqu'à briser des objets
2. Continuum : Ensemble d'éléments tels qu'on peut passer de l'un à l'autre de façon continue

Document complémentaire : Extrait de la postface de *Globalia* de JC Rufin (2004)

Un roman ne peut en aucun cas se réduire à l'exposé d'idées ou de faits. certains universitaires ont du mal à le comprendre et poursuivent les romanciers de leur vindicte parce que leurs recherches portaient sur les mêmes sujets. Ils s'estiment les véritables auteurs des œuvres de fiction qui utilisent leurs travaux dans leur documentation. Il y a pourtant bien loin de l'un à l'autre. Entre une thèse sur l'histoire de Carthage et *Salammbô*[1], il y a la distance entre une pierre brute et une pierre taillée. Le romancier, même s'il n'a pas la prétention d'égaler Flaubert, a pour responsabilité d'animer la matière, d'y insuffler l'esprit. Il doit convertir les problèmes en affects, les mouvements en désirs, les ruptures en tragédies, les actes en délibérations de consciences libres. Et surtout, il faut qu'à la raideur glacée des choses, il ajoute la souplesse purement humaine de l'humour et de la dérision.

Dans le monde que je voulais décrire et qui se nomme ici Globalia, je n'ai longtemps trouvé aucune place pour moi-même. Je ressentais le même effroi que Tocqueville[2] qui, après avoir méticuleusement décrit les institutions américaines au début du XIX° siècle, envisage à la fin de son livre les conséquences extrêmes de ce nouveau système. Par une géniale intuition, il a pressenti les immenses dangers d'une tyrannie de la majorité et sa réaction a été la rébellion. Comme il l'écrit : "Jamais je n'accepterais ce joug, quand bien même dix mille bras me le tendraient". Dans le monde de Globalia, qui n'est autre que celui d'une démocratie poussée aux limites de ses dangers, je n'aurais, moi aussi, qu'un désir : m'évader. La fuite, telle devait donc être ma place. C'est ainsi que dédoublé, je suis devenu Kate et Baïkal[3], transfuges d'un monde auquel ils ne peuvent se soumettre.

Reste que l'unité entre essai et roman a ses limites, qu'il ne faut pas chercher à dépasser. En général, l'essai débouche sur des propositions d'action. La description et la compréhension ne se justifient que par la volonté de transformer les choses. L'essayiste a le devoir de prendre parti ; à tout le moins, c'est ce qu'on attend de lui. Le romancier doit au contraire, s'en garder. Il renvoie chacun à ses émotions, à ses réflexions et à ses choix.

S'agissant du futur, un roman peut tout au plus contribuer à ce que le lecteur conserve une défiance légitime. Les avenirs radieux, quels qu'ils soient, même quand ils viennent à nous sous les dehors souriants de l'individualisme démocratique, sont à accueillir la tête froide.

1. *Salammbô* : titre d'un roman de Flaubert qui se déroule à Carthage, dans l'antiquité
2. Tocqueville : philosophe français du XIX° siècle, célèbre pour ses analyses de la révolution française et de la démocratie américaine.
3. Kate et Baïkal : deux héros du roman *Globalia*

I Question (4 points)

En quoi les trois extraits sont -ils des dystopies[1] ?

La question porte uniquement sur les textes 1 à 3 et non sur le document complémentaire

1. Dystopie : autrement appelée contre-utopie, c'est un récit de fiction dépeignant une société imaginaire organisée de telle sorte qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur.

II Travaux d'écriture (16 points)

Vous traiterez l'un des 3 sujets au choix.

1) Commentaire
Vous ferez le commentaire de l'extrait de *Globalia* de J.C Rufin (Texte 3)

2) Dissertation
"L'essayiste a le devoir de prendre parti ; à tout le moins, c'est ce qu'on attend de lui. Le romancier doit au contraire, s'en garder." déclare J.C Rufin dans la postface de *Globalia.*
Pensez-vous, comme JC Rufin que les romanciers, et au sens large les auteurs d'œuvres de fiction, ne doivent pas prendre parti.
Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, sur les œuvres étudiées en classe et sur vos connaissances personnelles en élargissant votre réflexion à toutes les œuvres relevant de l'argumentation directe et indirecte, sans vous cantonner à l'essai et au roman.

3) Invention
L'étudiant "éperdu d'admiration" du *Meilleur des mondes* (Texte 1) se retrouve dans notre société du XXI° siècle.
Imaginez la lettre qu'il écrit à un de ses amis resté dans le futur pour décrire ce qu'il découvre et faire part de ses réactions. Il comparera notre société à la sienne pour en faire ressortir les points communs et les différences.